

Surnommé « Cataline », Jean Caux est devenu une légende du Far-West canadien

Le texte original de cet article a été adapté aux règles de diffusion suivant les critères en vigueur pour la conciliation auprès des Premières Nations du Canada.

Nous remercions le journal La République des Pyrénées qui a fait paraître cet article dans son édition du 15 mars 2020.

La Société Historique Francophone de Colombie-Britannique

Jean Caux est un inconnu en France. Mais au Canada, sous le nom de « Cataline », ce Béarnais fait partie des pionniers qui réussirent à conquérir l'Ouest sauvage, à la tête de convois qui n'avaient rien à envier aux meilleurs westerns.

Sa statue, flanquée d'une mule, trône sur une place de la ville de New Hazelton en Colombie-Britannique, prouvant l'importance de cet homme dans l'histoire du Canada. Comme tant d'autres, Jean Caux serait parti du Béarn pour faire fortune en Amérique à l'époque de la ruée vers l'or, dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Là-bas, on l'appelait « Cataline », et c'est sous ce nom qu'il forgea sa légende.

La naissance de Jean Caux reste encore aujourd'hui entourée de mystère : il serait né entre 1829 et 1838 à Oloron... Une large période où le seul Jean Caux dont on trouve trace dans les registres oloronais naît au quartier Sainte-Croix, mais en 1821, et meurt quelques jours après sa venue au monde. Mais il n'était pas rare à l'époque de nommer un enfant du même prénom qu'un autre ayant disparu. Jean Caux pourrait alors être un fils tardif de Joseph Caux, fabricant de peignes à Oloron. Il est également possible qu'il soit né dans un village des alentours.

Un parcours mystérieux

Le flou s'épaissit encore quelques années plus tard, quand deux Jean Caux débarquent à Ellis Island (New York) en 1857 : ayant pris un bateau au Havre, ils se seraient présentés tous deux comme fermiers, et se disent âgés respectivement de 19 et 21 ans. En 1858, Jean Caux, seul cette fois, réapparaît au Canada, en Colombie-Britannique où il travaille



L'Ouest sauvage canadien doit beaucoup à Jean Caux, dit « Cataline ». Avec ses mules, il sillonna le pays pendant plus de 50 ans, forgeant la légende des « packers ». © DR

comme mineur, avec peu de succès. Là-bas, il rencontre l'Oloronais Joe Castillou, qui attestera qu'ils communiquent en béarnais, et avec qui il fondera une entreprise de muletage.

Derrière ses mules,

C'est à ce moment que le jeune émigré prend le surnom de Cataline. Un terme qui pourrait rappeler la Catalogne, mieux connue des Américains que le

Sud-Ouest de la France, mais qui est également... un juron béarnais désignant les femmes de mauvaise vie. Il est facile d'imaginer cet homme bien bâti, coiffé d'un chapeau à large bord,

en train de hurler « Cataline » derrière ses mules refusant d'avancer à sa guise. Chargé des marchandises les plus diverses, il traverse le Canada de part en part, traitant comme personne

🔍 ZOOM

Des historiens canadiens recherchent des informations

La société historique francophone de la province de Colombie-Britannique, qui collecte les biographies des personnages marquants ayant participé à la fondation de cette partie de l'Ouest canadien, s'intéresse à Cataline. Le Canadien Michel Poudenx, membre de la société, a récemment contacté l'historien local Pierre-Louis Giannerini pour tenter de trouver des documents sur ce célèbre émigré. L'appel à témoignages est lancé.

avec les tribus autochtones, et s'exprimant dans un mélange de béarnais, d'anglais et de chinook, le tout agrémenté de gestes sans doute très persuasifs.

Pendant plus de 50 ans, Cataline sillonne le Canada. Les nombreuses anecdotes de ceux qui l'ont croisé font de lui un "Paqueteur" digne des meilleurs westerns. Ainsi, il ne changeait de chemise qu'une fois son convoi arrivé à destination, au bout de plusieurs mois.

Il soignait également son épaisse chevelure en l'imbibant de whisky, tout en buvant et en s'exclamant dans un mélange de langues : « A liddle insida, a liddle outside. Bon ! She maka da hair grow ! » (« Un peu à l'intérieur, un peu à l'extérieur. Bon ! Cela fera pousser les cheveux ! »).

Du respect pour les Indiens

Réputé pour son humour et son honnêteté, ainsi que son habileté au lancer de couteaux, ce muletier avait la particularité, rare à l'époque, de traiter les Premières Nations comme des égaux, et d'en être respecté. Son fidèle second, Dave Wiggins, était un noir né d'un Noir

et d'une Autochtone, qui avait toute la confiance de son supérieur. Cataline aura plusieurs enfants avec des autochtones rencontrés au cours de ses périodes, et mettra un point d'honneur à subvenir à leurs besoins tout au long de sa vie. , il finit par vendre ses 500 mules en 1912, et meurt en 1922, à l'âge canonique mais certainement surévalué de 90 ans.

Enterré à Hazelton, une plaque apposée sur sa tombe note simplement : « Jean Caux-Cataline, the packer » (le caravanier). La vie de Jean Caux en France, avant son épopée canadienne, n'est pas connue... Mais est-ce important ? Là-bas, c'est bien celui qu'on appelait Cataline qui marqua les mémoires.

CAMILLE BILLEMONT | oloron-pp@pyrenees.com

Sur les traces d'une caravane de muletiers à la fin du XIX^e siècle

Même si la période est documentée, il est difficile d'imaginer le quotidien d'un « packer ». Les anecdotes sur Cataline permettent de mieux comprendre cette vie rude.

Chargées de plus de 200 kilos chacune, les mules de Jean Caux étaient préparées dès 3 heures du matin, afin d'éviter les mouches. Puis, le convoi s'ébranlait, avec pour mission d'amener au plus vite les commandes d'un point à un autre. « Au plus vite » étant bien entendu une donnée

variable, en fonction des intempéries, et des accidents de parcours.

Une cargaison trop odorante

Une histoire raconte comment Cataline, reconnu comme le meilleur muletier, perdit un seul chargement au cours de sa carrière : gêné par l'odeur pestilentielle se dégageant d'un des colis, il décida que la marchandise était avariée, et la jeta à l'eau sans autre forme de procès.

Arrivé à destination, Cataline apprit que le colis incriminé était en réalité une cargaison d'odo-

rants fromages Limburger. Désolé de son erreur, le muletier insista pour compenser ce mets de choix.

Bien qu'illettré, Cataline n'en avait pas moins le sens des affaires. Sa réussite dans le muletage doit beaucoup à ses bonnes relations avec les autochtones : lorsqu'il devait négocier avec eux, il n'hésitait pas à faire don de tabac à la tribu, avant d'entamer un cérémonial visant à s'attirer les bonnes grâces du chef.

Le juge Henri Castillou, fils de Jo Castillou, partenaire de Cataline, raconte : « Nous étions

assis sur le sol. Le chef Nahanni prit un billet de 10 dollars et il alluma le billet. Cataline transportait toujours de gros cigares. Et il ne fumait le cigare qu'en des occasions d'Etat. Avant que le commerce ne commençât, le chef mit un billet dans le feu et alluma le cigare de Cataline... et laissa le billet brûler devant les gens assemblés. L'amitié est plus importante que la richesse. Et le commerce commença. »

Les anecdotes sont nombreuses, mais il serait trop long de toutes les raconter...

C. B. | oloron-pp@pyrenees.com